



## Une crise, l'autre. Impressions francophones sur le Portugal du XXI<sup>e</sup> siècle

**Hélder Mendes Baião**

Université de Berne, Suisse

helder.mendesbaiao@gmail.com

<https://orcid.org/0000-0002-2319-8449>

Reçu le 09-09-2021 / Évalué le 15-10-2021 / Accepté le 10-12-2021

### Résumé

La crise économique des *subprimes* (dès 2008) oblige l'Europe à se remettre en question. Le Portugal, résidence des vacanciers, pays estimé pour son climat et son accueil chaleureux, n'échappe pas à la tourmente. Poussés à réformer ses finances défaillantes, le pays et ses habitants sont emportés par la spirale de l'austérité déclenchée par la *troïka*. On voit alors émerger dans le discours public européen une série d'analyses qui assimilent le Portugal à la cigale de la fable, généreux mais paresseux. « Le bon peuple portugais » est enfermé dans une série de stéréotypes écoulés liés à la gastronomie, au football et à la religion et ses élites sont présentées comme corrompues et incapables. Mais dans une Union européenne qui s'affiche comme unie quelle est l'utilité d'une telle représentation identitaire ? Que nous dit-elle des objectifs poursuivis par les élites portugaises et européennes ? Et quelles sont les sources qui l'abreuvent dans le temps long de l'histoire ?

**Mots-clés :** Alentejo, crise économique, politique portugaise, Geringonça, *Mediapart*

### De crise em crise. Impressões francófonas sobre o Portugal do século XXI

### Resumo

A crise do *subprime* (desde 2008) forçou a Europa a questionar-se a si própria. Portugal, lar de turistas, um país premiado pelo seu clima e caloroso acolhimento, não ficou imune à agitação. Pressionados a reformar as suas finanças endividadas, o país e os seus habitantes foram varridos na espiral de austeridade desencadeada pela *tróica*. Uma série de análises surgiu no discurso público europeu que comparou Portugal à generosa, mas preguiçosa cigarra da fábula. “O bom povo português” foi preso numa série de estereótipos ultrapassados relacionados com a gastronomia, o futebol e a religião, e as suas elites foram apresentadas como corruptas e incapazes. Mas numa União Europeia que afirma estar unida, de que serve tal representação de identidade? O que é que nos diz sobre os objetivos prosseguidos pelas elites portuguesas e europeias? E quais são as fontes que a alimentam no longo prazo da história?

**Palavras-chave :** Alentejo, crise económica, política portuguesa, Geringonça, *Mediapart*

## From one crisis to the other. Francophone impressions of 21<sup>st</sup> century Portugal

### Abstract

The subprime crisis (since 2008) forced Europe to question itself. Portugal, home to holidaymakers, a country prized for its climate and warm welcome, was not immune to the turmoil. Pressed to reform its failing finances, the country and its inhabitants were swept up in the spiral of austerity unleashed by the *troika*. A series of analyses emerged in European public discourse that likened Portugal to the generous but lazy cicada of the fable. “The good Portuguese people” were locked into a series of outdated stereotypes linked to gastronomy, football and religion, and their elites were presented as corrupt and incapable. But in a European Union that claims to be united, what use is such a representation of identity? What does it tell us about the objectives pursued by the Portuguese and European elites? And what are the sources that feed it in the long run of history?

**Keywords :** Alentejo, economic crisis, Portuguese politics, Geringonça, *Mediapart*

### À sombra duma azinheira

« À moins de deux heures de Lisbonne, l’Alentejo cultive l’art délicat de distiller le temps » (Lauriane Gepner, 01/03/2020). Pour le voyageur impromptu, le Portugal et ses régions rappellent les poupées russes. Pays situé à la « périphérie » de l’Europe - comme la Russie d’ailleurs - le Portugal interpelle les voyageurs par son atmosphère et sa géographie à la fois accueillante, parfois tortueuse, mais aussi mystérieuse.

« À tort, l’Alentejo évoque encore souvent dans l’imaginaire commun une terre aride, désolée. » (Lauriane Gepner, 01/03/2020). De quel imaginaire est-il ici question ? C’est celui des vacanciers, qui aux mois de juillet et août, parcourent les territoires étouffants de Soleil du midi de l’Europe. Cette imagerie concentre un ensemble de représentations qui appartiennent au registre de la *périphérie* désirable, qui se découvre pendant la saison estivale et qui apparaît d’autant plus figée aux yeux des voyageurs qu’elle est inondée de touristes.

L’Alentejo est un promontoire instructif pour observer, du point de vue européen, la périphérie du Portugal. « Pays dans le pays » (Lauriane Gepner, 01/03/2020), mais aussi « province la plus pauvre » (Lauriane Gepner, 01/03/2020) l’Alentejo, parce que mal connu, concentre de nombreux stéréotypes qui illustrent, sans totalement l’englober, l’altérité lusitanienne. L’Alentejo qui cultive « l’art délicat de distiller le temps » enseigne au voyageur « l’art de laisser le temps au temps » (Lauriane Gepner, 01/03/2020). La province est aussi bien noyée dans sa propre temporalité

figée que dans celle ralentie des Européens qui la visitent. Terre de vins - à la fois productrice et consommatrice -, où se distingue la *Herdade do Esporão*, l'Alentejo offre à l'esprit enivré l'étendue d'une contemplation enchanteresse. Paysage *a priori* aride, crénelé de châteaux forts, il évoque le souvenir des Maures et de la *Reconquista*. La métonymie de la lenteur s'étire jusqu'à contaminer les aspects économiques, tels que la récolte du liège ; arbre qui pousse pendant 25 ans avant d'être commercialisable et qui garantit par la suite une récolte tous les 9 ans (Lauriane Gepner, 01/03/2020). La lenteur est donc un art subtil qu'il convient de domestiquer.

Ponctuellement, alors qu'il explore l'Alentejo, le lecteur retrouve le Portugal à l'horizon. Par exemple, dans cet article du *Figaro* qui rapporte qu'à Évora il existe également une fabrique de *pastéis de nata* qui n'ont rien à envier à ceux de Belém (Lauriane Gepner, 01/03/2020). Le lecteur apprend également que la cuisine portugaise ne s'arrête pas à la « morue nordique », les *Alentejanos*, là aussi, sont passés maîtres dans l'art raffiné de la gastronomie rustique. Des plats toujours très bien exécutés, même dans les auberges les plus simples, enchantent le voyageur en quête d'expériences culinaires (Béatrice Leproux-Gillet, 09/10/2007).

Certes ces textes s'adressent à un lectorat en quête d'évasion et de vacances. Mais c'est cet aspect familier qui permet de dévoiler l'imaginaire qu'ils véhiculent. Cette poétique de la lenteur, de la chaleur, cette image immobile d'une région figée dans le temps, l'aspect mauresque aussi qui ouvre vers l'imagerie de l'Orient enserrant l'Alentejo, et par extension le Portugal, dans un linceul de pittoresque que l'on retrouve, par ricochet, dans les argumentaires « sérieux » abordant l'économie ou le politique. Comme le soulignait Yánis Varoufákis<sup>1</sup> en 2015, les chaleurs estivales embourbaient les corps de paresse lorsqu'il s'agissait de trouver des raisons culturelles pour expliquer la crise économique de 2008 provoquée par la gestion des *subprimes* aux États-Unis.

*Depuis trois ans, la population allemande est devenue convaincue que l'Allemagne a échappé au gros de la crise parce que, contrairement aux Méridionaux, qui comme la cigale inconstante, dépensent sans compter, les Allemands travaillent dur et savent s'en tenir à leurs moyens. (...) Une telle façon de penser s'accompagne d'une incompréhension totale de ce qui a assuré le succès de la zone euro et garanti l'excédent allemand jusqu'en 2008 : c'est-à-dire la manière dont, pendant des décennies, le minotaure planétaire [le cannibalisme américain de l'économie mondiale] générait la demande permettant à des pays comme les Pays-Bas et l'Allemagne d'être exportateurs nets de capitaux et de biens de consommation tant vis-à-vis de la zone euro que du reste du monde (Martine Orange, 27/01/2015).*

À cette crainte de la paresse sous la chaleur, s'ajoute une autre plus ambiguë, héritée des Lumières, le souvenir diffus de l'Inquisition et des pratiques obscurantistes de cette institution catholique. Les journalistes, qui ne font pas office d'historiens, laissent ainsi échapper quelques simplifications, comme dans cet article du *Figaro* : « (...) *dominant la ville basse et les plaines alentours, le temple de Diane [à Évora] y dévoile dix colonnes corinthiennes en granit, posées sur un socle en marbre local. Mais au Moyen Âge, transformé en forteresse, il a servi de décor aux bûchers des inquisiteurs, avant d'être transformé en abattoir* » (Béatrice Leproux-Gillet, 09/10/2007).

L'auteure entremêle ici différentes époques, légendes et stéréotypes. Selon certaines sources, le temple de Diane aurait été retrouvé au XIX<sup>e</sup> siècle sous des abattoirs ce qui souligne un cocasse renversement d'idées entre le sacré et le profane. Surtout l'auteure insiste sur l'image très négative de l'Inquisition qui depuis le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle - et non le Moyen Âge ! - poursuit l'histoire portugaise comme son ombre. Les autos-da-fé de l'Inquisition à Évora ne se déroulaient pas non plus dans le temple de Diane, mais plus au centre vers la *Praça do Giraldo* et l'*Église Santo Antão*. Là où l'autorité de l'Église était la plus symbolique et non à côté d'abattoirs qui compromettaient la sacralité de la procession et du sacrifice expiatoire.

Le rappel ponctuel de l'Inquisition fait partie d'un ensemble de signes qui expliquent le « retard » portugais en Europe, mais aussi l'incapacité du pays à garantir à ses citoyens un revenu décent et une qualité de vie digne. Lors d'une escapade à Loulé, en Algarve, le narrateur se fait expliquer par son guide que « La moyenne d'âge dans le marché [visité] oscille autour de 70 ans. Les retraités travaillent encore leur terre et vendent ici leurs produits. Une manière de rester actif et d'arrondir les fins de mois. » Cette explication botte en touche les difficultés quotidiennes très réelles de ces retraités. Plus loin on apprendra qu'hommes et femmes travaillent à la cueillette des « arbouses rouges » pour la fabrication d'une eau-de-vie très forte, le *Medronho*. Si les hommes goûtent un alcool à 50°, les femmes, elles, se satisfont de 30° ce qui leur permet de travailler « au lieu de faire la sieste » (Eileen Hofer, 04/11/2016). Le ton amusé de ces commentaires justifie le paternalisme des *Algarvios* à l'encontre de leurs femmes, mais ces remarques soulignent aussi la pauvreté du Portugal. Un pays où l'archaïsme des techniques et leur peu de rentabilité exigent le travail constant de la terre, surtout de la part des retraités qui ne peuvent plus abandonner leur région et s'offrir le luxe de devenir à leur tour des touristes, à l'instar de leurs homologues français et allemands. Voilà le pittoresque auquel sont confrontés les visiteurs étrangers.

Du point de vue politique et économique, cette image vieillotte, héritée du salazarisme, colle au pays et sert de grille de lecture. Ainsi, elle est périodiquement convoquée au gré des crises qui ponctuent l'activité économique européenne ou mondiale.

Les récentes études sur l'image du Portugal se sont principalement arrêtées sur les symboles qui constituent la représentation identitaire des populations du pays. Dans une analyse portant sur le film, *La Cage dorée*, Frédéric Levéziel, revient sur « l'invisibilité » des Portugais de France et sur le mythe du retour que cultive la première génération de travailleurs lusophones arrivée dans le pays dès les années 1960 (Levéziel, 2017). Cette identité orientée vers le pays d'origine tend à évoluer en identité transnationale chez la deuxième et la troisième génération de migrants (Pereira, 1997 ; Wagner, 2016). De nombreuses études sociologiques en France, et en Suisse, ont insisté sur le phénomène d'une communauté portugaise discrète, apparemment parfaitement assimilée, mais cultivant le souvenir du pays d'origine dans des clubs sportifs, restaurants ou associations culturelles (Pereira, 2013 et 2019 ; Fibbi et al., 2010). D'autres analystes faisant usage d'une approche plus culturelle, ont insisté sur la méconnaissance du Portugal, du point de vue linguistique (Pageaux, 1971 ; Dos Santos, 2002), mais aussi historique (Portmann, 2013). Ces riches études, qui proposent une analyse des stéréotypes, qui soulignent les raccourcis historiques ou la méconnaissance du Portugal n'abordent pas le rôle idéologique des représentations négatives sur le Portugal. L'objectif de cet article est d'analyser les imagèmes (Simões, 2021) négatifs véhiculés par la presse francophone au sujet de la culture lusophone et d'ébaucher leur possible usage politique. Les hypothèses qui sous-tendent ce travail sont que les représentations ne sont jamais neutres et qu'elles préparent l'opinion publique au déploiement de politiques actives.

### À la crise succède la crise

Le statut périphérique du Portugal par rapport aux « grands » de l'Europe - France et Allemagne en tête - excuse un regard condescendant. Le petit pays est doté d'une « petite » économie. La crise n'est donc plus une exception, mais une constante. L'hebdomadaire français *Mediapart* fait usage de l'expression la « crise avant la crise » (Philippe Riès, 28/09/2010). L'expression de « crise » définit à ce point le fonctionnement économique du pays qu'un réalisateur lusophone, Gonçalo Tocha, n'hésite pas à affirmer que le Portugal a toujours été en crise depuis le XVI<sup>e</sup> siècle (Ludovic Lamant, 17/09/2013). Cette formule illustre aussi bien l'ironie douce-amère des autochtones comme elle explique une partie des stéréotypes européens à l'égard de ce petit pays, périphérique. Mais si le Portugal est un pays

qui baigne dans la crise, quels sont dès lors aux yeux des journalistes les critères objectifs de celle-ci ? Les articles qui seront ici passés en revue sont tirés du site *Mediapart*, quotidien d'information en ligne qui se présente comme indépendant, car son capital est détenu par les journalistes et des petits porteurs (le Fonds pour une presse libre, depuis 2019). Pour la décennie 2010-2020, c'est un seul journaliste de tendance libérale, Philippe Riès, qui rédige l'ensemble des textes de fond. L'auteur paraît connaître la culture portugaise, car il fait usage d'expressions idiomatiques et d'idées typiquement lusophones.

Le Portugal semble entretenir avec les instances européennes et internationales un rapport de soumission. Dans un article de 2010, Philippe Riès écrit que « [le Portugal] reste le seul [pays, *sic* !] à ce jour à avoir vraiment subi la fêrue du Pacte de stabilité et de croissance de l'UEM [Union économique monétaire] (...) ». La crise financière qui se déclenche à partir de 2008 mettra le Portugal en contradiction avec les exigences budgétaires de l'UE ce qui poussera le gouvernement portugais à demander de l'aide aux instances internationales (Ph. Riès, 28/09/2010). Ce statut de perpétuel assisté pousse le journaliste à s'interroger sur les liens du pays avec l'Union européenne et sur la manière avec laquelle il utilise les fonds et subventions européens. Pour Philippe Riès, la crise portugaise est le résultat d'un pays impécunieux, dont les instances n'ont pas cru que l'UE oserait abandonner l'un de ses membres. Le statut d'assisté de la démocratie trouve des échos dans l'histoire récente, car Mario Soares, figure tutélaire de la démocratie portugaise n'a pas hésité à demander par deux fois l'aide du FMI (Ph. Riès, 07/01/2017).

Les racines de la crise qui a secoué le Portugal depuis 2008 remontent aux années du gouvernement du Premier ministre socialiste José Socrates (2005-2011). Celui-ci se situe dans la continuité du « bloc central » (PS et PSD) - penchant soit à gauche soit à droite - qui a dirigé le Portugal depuis la Révolution des œillets. Socrates était un technocrate, il a avantagé les projets grandioses réalisés ou fantasmés (comme le TGV Lisbonne-Madrid ou la construction d'un deuxième aéroport à Lisbonne). Socrates vient d'une famille politique très clientéliste qui place ses hommes aux postes clés, ce qui leur assure une sorte d'immunité judiciaire. Ils bénéficient en cela de la permissivité du système judiciaire portugais - particulièrement lent, selon Philippe Riès, car le Portugal est le pays en Europe qui possède la plus forte proportion d'avocats par nombre d'habitants (Ph. Riès, 16/08/2014). Socrates, appelé « l'ingénieur » - comme Durão Barroso, Premier ministre portugais entre 2002 et 2004 était appelé Docteur - a toujours été en carence de reconnaissance académique dans un pays où les titres universitaires sont encore très valorisés. Pour accélérer le développement du Portugal, Socrates, entouré de ses amis, a opté pour des solutions technocratiques. Pour financer

ses projets pharaoniques - ce qui est perçu par Philippe Riès comme une marque d'hubris : pourquoi un petit pays chercherait-il systématiquement à se doter de projets grandioses (barrages, centres de congrès, aéroports, bâtiments publics, etc.) ? - Socrates a choisi un outil de financement particulier : les PPP (programme public-privé). Ceux-ci furent conclus en défaveur de l'État, c'est-à-dire du contribuable, selon la logique capitaliste désormais bien connue de la socialisation des pertes et de la privatisation des profits. Pour *Mediapart*, l'aggravation de la crise au Portugal, à la suite de la débâcle provoquée par les *subprimes* aux États-Unis, est due au manque de rigueur gestionnaire du gouvernement Socrates et à un usage aveugle et massif des PPP :

*Le gouvernement Socrates n'a pas inventé les PPP. Le modèle de ces opérations, une des plus ruineuses aujourd'hui encore pour le contribuable portugais, est celui du pont Vasco-de-Gama, la deuxième traversée du Tage à Lisbonne, [réalisé] dans le cadre de la coûteuse (et émaillée d'affaires de corruption) opération Expo 98. Comme l'a souligné Paulo de Moraes dans son livre De la corruption à la crise, les ministres des travaux publics des gouvernements en action pendant la mise en place de Luso-Ponte ont été recasés à la tête de ce consortium, ou chez son principal acteur portugais, le groupe de BTP Mota-Engil (Ph. Riès, 28/10/2013).*

Ces contrats publics-privés auraient permis au gouvernement de privatiser un certain nombre d'activités en avantageant le secteur privé, celui-ci empochant les bénéfiques et le public épongeant les pertes.

Une autre explication de la perméabilité portugaise aux crises se trouve dans la corruption des élites dirigeantes et dans la manière avec laquelle les fonds européens sont utilisés. Certaines de ces critiques, comme nous venons de voir, sont *a priori* parfaitement fondées. D'autres affirmations sont plus problématiques et manifestent un statut idéologique ambigu.

Selon Philippe Riès, le gouvernement portugais n'aurait pas utilisé intelligemment les fonds alloués par l'Union européenne. Le « bétonnage » excessif du pays lui paraît une absurdité. Le journaliste tire argument de l'exiguïté territoriale du pays pour déclarer paradoxale la haute densité du réseau autoroutier (Ph. Riès, 28/10/2013). Cette critique revient avec les contrats PPP :

(...) José Socrates a fait un usage surabondant des PPP, notamment pour alimenter le programme absurde de bétonnage du Portugal, qui a doté ce pays de taille modeste du réseau autoroutier le plus dense d'Europe, et dans le secteur de la santé publique hospitalière. Et à des conditions proprement scandaleuses au détriment du contribuable, tous les risques financiers étant assumés par l'État, tous les bénéfiques étant garantis aux « partenaires » privés (notamment face à l'effondrement du trafic provoqué par la crise).

Cette critique économique peut être légitime, mais elle est adaptée à un contexte de court terme et refuse d'anticiper la complexité du futur. Un pays doté d'infrastructures stables affrontera l'avenir et ses défis avec des atouts indéniables. Un réseau autoroutier solide est avantageux pour le développement des activités industrielles et commerciales, le transport de marchandises et aussi pour le tourisme dont l'économie portugaise dépend. Certes on peut critiquer des choix économiques qui encouragent le tourisme au détriment d'autres activités, mais cette manne investie ailleurs redynamisera l'ensemble des secteurs.

Le deuxième lièvre que soulève Philippe Riès est que le ministère de l'éducation portugais ne serait pas encore parvenu à juguler les carences béantes laissées par plus de cinquante ans de gouvernance salazariste.

*Toutefois, une lecture plus attentive conduirait à un jugement sévère sur la politique du « bloc central » (PS et PSD) qui s'est partagé le pouvoir depuis la chute du régime salazariste en avril 1974. Trente-six années (et l'entrée dans l'Union européenne, transferts financiers importants à l'appui) n'auront pas suffi à la classe politique portugaise pour liquider l'héritage économique et social de la dictature. Le pays s'est couvert d'autoroutes (densité du réseau la plus forte d'Europe), mais son système d'enseignement général est un lourd handicap dans la compétition économique (maintenir le « bon peuple portugais » dans l'ignorance était une ambition revendiquée du Dr Salazar) (Ph. Riès, 28/09/2010).*

Cet argument laisse songeur, car l'émigration qu'a connue le Portugal pendant les années d'austérité du gouvernement Passos Coelho (2011-2015) a démontré que la jeune génération diplômée - en particulier les ingénieurs, architectes ou infirmiers - trouve facilement du travail ailleurs. Cette diaspora apporte un soutien important aux proches demeurés au pays. Comme le montre la dernière remarque qui renvoie à Salazar ; les deux arguments avancés semblent principalement inspirés par l'image figée d'un Portugal archaïque et peu éduqué qui ne verrait dans les autoroutes construites qu'un moyen plus rapide d'aller à la plage.

La question de la corruption endémique de la classe politique est plus complexe, mais elle fonctionne cependant en parallèle à un stéréotype plus sournois et diffus, une image presque inchangée qui traverse les gouvernements et les époques depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, celle du « bon peuple portugais ».

Philippe Riès concède que le Portugal a progressé depuis la Révolution des œillets - les fonds européens n'ont donc pas été utilisés à si mauvais escient ! - cependant la corruption demeure un mal endémique et elle a en grande partie dilapidé les fonds publics et européens. Pour Philippe Riès, la classe politique portugaise se distingue

par sa médiocrité et par ses privilèges. Il avance - chiffre hallucinant ! - que le 40% du parc automobile portugais est constitué par des voitures de fonction (Ph. Riès, 13/03/2011). L'autre problème ce sont les privilèges financiers.

Mario Soares, l'ancien homme politique élevé au rang de mythe national, grâce au rôle qu'il a tenu d'abord dans l'opposition libérale au salazarisme, dans le processus révolutionnaire et dans l'intégration du Portugal à l'Union européenne, est présenté - avant son décès - comme une sorte de parasite politique, un « cumulard », qui concentre autour de sa personne pensions et budgets financiers. La Fondation de Mario Soares n'aurait ainsi d'autre raison d'exister que d'accaparer l'argent public et de financer les poulains du Parti socialiste, comme José Socrates, dont l'ambition politique principale serait de vivre royalement aux dépens des deniers publics (Ph. Riès, 28/10/2013). La famille *Espírito Santo* illustre de manière très claire le phénomène. L'État a volé au secours de Ricardo Espírito Santo Salgado - *o dono de isto tudo* : le maître de tout cela - afin d'éponger les dettes du *Banco Espírito Santo*<sup>2</sup> pris dans la tourmente de la crise des *subprimes* et des actifs toxiques : « Ami intime du président de la République Marcelo Rebelo de Sousa, Ricardo Espírito Santo Salgado peut en tout cas espérer voir une partie de ses dettes effacée de facto grâce au socialiste António Costa. Comme le demande Diogo Agostinho dans *Expresso* : “*Et qui va défendre les lésés de l'État ?*”» (Ph. Riès, 01/01/2017).

La *Geringonça* a attiré la sympathie de certains journalistes parce que ce gouvernement de « gauche » piloté par le socialiste António Costa - Premier ministre depuis 2015 - a réussi à tenir tête aux exigences de la *troïka*<sup>3</sup> qui avait exigé une cure d'austérité dans les prodigieuses dépenses portugaises<sup>4</sup>. Mettant fin au très impopulaire programme d'économies de l'ancien premier ministre Passos Coelho (issu des rangs du parti de centre-droit PSD), António Costa a réussi à temporiser avec Bruxelles et à mettre un terme à la coupe des pensions et à la baisse des salaires, sans toucher à la flexibilité du marché de l'emploi.

Philippe Riès n'est pas impressionné par l'alliance inattendue entre le PCP, le PS et le *Bloco de esquerda* (de tradition trotskiste), coalition inédite depuis la Révolution des œilletons. Un article de l'historienne du travail Raquel Varela traduit pour le *Club de Mediapart* (l'espace où les abonnés du journal peuvent s'exprimer) insiste au contraire sur l'importance de cette alliance, qui au Portugal aurait évité au PS un destin à la PASOK, emporté dans la crise grecque et ses conséquences (Raquel Varela, 09/10/2019). Cependant la *Geringonça*, malgré son aura populaire, n'a pas généré un reflux de l'abstention. L'auteure s'inquiète qu'au Portugal, comme ailleurs, la démocratie représentative se porte mal. Les articles de Philippe Riès n'aident pas le lecteur à changer d'avis tant la *Geringonça* apparaît dans la

continuité de la gouvernance du grand « bloc central » qui alterne au pouvoir depuis la fin du PREC<sup>5</sup>. L'austérité *light* pratiquée par le gouvernement d'António Costa ne touche pas aux fondements branlants de la démocratie portugaise qui sont l'excès de bureaucratie et l'alliance incestueuse entre les grands du pays, protégés par un système judiciaire atone et laissés tranquilles dans leur enrichissement au mépris des lois et de la constitution. Malgré la *Geringonça* (dont l'expérience vient de s'achever<sup>6</sup>), et la prise de pouvoir par la gauche, pour *Mediapart* les élites continuent à bénéficier d'un train de vie luxueux et avantageux alors que le « bon peuple portugais » souffre tête (presque) baissée.

### Le bon peuple portugais

Cabotant dans un environnement miné d'écueils financiers, où surnagent les épaves des banques et entreprises emportées par les crises, les élites portugaises conduisent le navire du gouvernement - « le bateau ivre » - avec la désinvolture d'une gouvernance, parfois solidaire, mais surtout irresponsable. Ces élites peuvent cependant compter sur un équipage de marins aguerris, habitués à la manœuvre au cœur de la tempête : « le bon peuple portugais ». Le thème de la résilience (et de l'obéissance) de la population portugaise est si écoulé qu'en 2020 les médias en ont encore parlé pour nous expliquer pourquoi la première vague du virus Covid-19 avait fait si peu de victimes au Portugal. L'explication coulait de source : la population portugaise avait accepté son sort avec abnégation et intégré le confinement avec résignation.

Au Portugal, ce thème s'est incarné dès la deuxième partie du XIX<sup>e</sup> siècle dans la figure passive de « Zé Povinho », souffrant en silence les injustices des classes dirigeantes et ignorant les grands enjeux du pays. Réveillé en France et en Suisse au contact des populations immigrantes, dures à la tâche, le thème s'est diffusé grâce à un certain nombre de stéréotypes liés au monde du travail, au sens de la famille et à la manifestation extérieure des codes de l'identité lusophone.

Deux récents longs métrages français mettent en scène cette imagerie, *La Cage dorée* (2013) de Ruben Alves et *Opération Portugal* (2021) de Frank Cimièrè. Si le premier film a été réalisé par un descendant d'immigrés et aborde avec une pointe de nostalgie le thème du retour au pays - récurrent chez les membres des populations émigrantes -, *Opération Portugal* se veut plus léger - le film est d'ailleurs porté par le souffle comique de l'humoriste D'Jal (Djalel Biad) - et mêle l'expérience française des « *secundos* et *tertios* » maghrébins et portugais.

Ces longs métrages sont traversés par la thématique du travailleur portugais qui a quitté son pays pour s'établir en France. Les deux films mettent l'accent

sur des individus déjà âgés qui ont créé ou qui travaillent dans des entreprises du bâtiment en France. Les enfants sont nés ou ont grandi en France, ils sont y très bien intégrés et ne pensent plus retourner au Portugal. *La Cage Dorée* raconte les jours préretraite du couple Maria et José Ribeiro. Le mari a reçu, à la mort de son frère, une maison et de l'argent en héritage, ce qui lui permet de réaliser son rêve de « retour ». Le couple commence dès lors ses préparatifs de départ en secret, mais bientôt son entourage découvre la vérité. En effet, la sœur de Maria, un peu fouineuse, décide de tout faire pour les retenir en France. Elle souhaite ouvrir un commerce avec Maria : « Les deux morues » (difficile de faire plus stéréotypé). Les Ribeiro sont « trop bons, trop cons » ils ne savent pas dire non à leurs voisins ou à leurs employeurs, ils ne reçoivent jamais d'augmentation ou leurs jours de congé leur sont parfois supprimés. Surtout ils n'ont jamais pris de vacances pour se reposer. Ce qui d'ailleurs sera l'occasion cocasse d'intégrer une scène dans un grand hôtel de luxe où les Ribeiro conservent leurs habitudes portugaises - par exemple en décapsulant une bière *Sagres* pour accompagner un repas gastronomique. Dans la vie comme avec leurs employeurs et les Français en général, les Ribeiro s'effacent ; leur vie, leur existence, leur être même sont définis par leur dévouement à leur travail et à leurs enfants. Cette existence menée en sous-marin dans leur loge de concierges leur vaut un amour passif qui se manifeste au moment où tout le monde s'efforce sans le dire de les retenir.

Le film avec *D'jal* n'aborde pas les mêmes thèmes - quoiqu'il introduise les mêmes motifs : les *Sagres* ou *Super Bock*, le foot comme religion, le sens de la famille et des enfants, l'église le dimanche - motif délaissé par *la Cage Dorée* d'ailleurs - les fêtes communautaires, le saucisson, le *garrafão* de vin, etc. - cependant l'univers du travail, des chantiers et de la maçonnerie est omniprésent. Le policier Hakim (*D'jal*) se substitue au cousin pompier portugais qui devait prendre la place de contre-maître - la même fonction que José Ribeiro dans *La Cage Dorée* - dans l'entreprise familiale lorsque le patriarche est victime d'un accident du travail. Ce qui lui vaut automatiquement une rivalité avec la fille de la maisonnée - Julia (jouée par Sarah Perles) qui s'estime elle-même, et les événements lui donneront raison, bien plus apte à assumer cette fonction. Voilà donc Hakim obligé de dormir dans une chambre spartiate - exigence expresse du cousin, qui se complaît dans le dénouement - et de se lever tous les jours aux aurores pour se rendre sur le chantier. Le reste n'est qu'une suite de gags plus ou moins réussis où les cultures portugaise et marocaine sont allégrement stéréotypées.

Ces deux œuvres donnent à voir un certain regard français sur le « bon peuple portugais », dur à la tâche, dévoué, mais aussi « trop con », incapable de dire non et de saisir les rennes de son destin. Paradoxalement, l'identité portugaise est

d'autant mieux cernée, jusqu'à la caricature, que son environnement lui échappe. Au Portugal, les Portugais sont trompés par leurs élites, en France ils sont exploités par leurs patrons affables.

Le *Portugal* de Cyril Pedrosa, roman graphique publié en 2011, tourne ces questions à l'envers et brise leurs frontières. L'œuvre, qui possède une dimension autobiographique évidente, met en scène Simon Muchat, « *tertio* » en quête de ses origines. Progressivement, le personnage interroge son histoire familiale jusqu'à ce que la dernière partie de l'ouvrage - intitulée « Selon Abel », du nom du grand-père demeuré en France - ne le lance sur les traces de son passé portugais ; d'abord dans la Lisbonne mélodieuse et chatoyante du *Bairro alto*, puis à Marinha, village énigmatique dont le nom est une passerelle entre la terre et l'océan, un appel à la mer. Simon est confronté d'emblée à la précarité portugaise, son cousin - Alessandro -, prof de philosophie travaille également dans un vidéoclub le week-end. Devant l'étonnement de Simon - auteur de bandes dessinées, c'est-à-dire maître de son temps - la réponse laconique tombe : « hé... C'est le Portugal ». À Marinha, Simon, qui ne parvient plus à créer d'albums et qui essaie de réaliser quelques essais pour la publicité - une « bonne merde » selon l'expression favorite d'Alessandro - se laisse progressivement envoûter par les couleurs et le silence du lieu. Il découvre que la moitié du village parle français et commence à percevoir les puissants liens tissés entre les deux pays. La jardinière de la maison natale le conduit par les tonalités de la langue portugaise dans la féerie du lieu et Simon délaisse progressivement son ordinateur. La clarté du jour l'emporte sur l'ombre des illusions.

En creusant dans le passé, Simon comprend certains détails, le départ du grand-père Abel en 1936, le retour de son frère au Portugal en 1943, le séjour prolongé d'Abel en France et puis le silence. Pourquoi n'est-il jamais revenu ? L'identité de Simon se dilue de plus en plus avec des origines qui tiendraient du mythe, mêlant guerres luso-espagnoles et chevaliers castillans. Les origines des Muchat tourbillonnent devant ses yeux comme les pâles d'un moulin à vent. Cette transition se lit sur le nom du personnage, dont le patronyme « Mucha » a été francisé en « Muchat ». L'épilogue illustre une métaphore de la liberté avec un oiseau prenant son envol, référence critique aux cages d'Alessandro, mais symbole explicite dans un pays où les dirigeants aiment le contrôle, comme ne le souligne que trop une longue histoire qui court des geôles de l'Inquisition aux prisons de la PIDE salazariste. Simon, qui a abandonné la publicité, décide de rester au Portugal comme il l'écrit à son père qui travaille dans le département marketing d'une grande firme : « Cher Papa, je vais rester au Portugal un peu plus longtemps que prévu... j'ai envie de dessiner ce pays. On verra bien où cela m'emmène. » (Pedrosa, 2011 : 254).

### Sous la surface des choses, la trace de l'empire ?

À *sombra duma azinheira que já não sabia a idade*, ainsi commence un couplet de la chanson *Grândola, Vila Morena*, de Zeca Afonso, qui fut l'hymne de ralliement des révolutionnaires de 1974. Bien que la chanson soit devenue le mot d'ordre d'une révolution, acte dynamique par excellence, elle se réfère à l'immobilité proverbiale *alentejana*, représentation que partagent Portugais et Européens. Pourtant lorsque l'on se lance à l'exploration de cette province méridionale on assiste à une explosion de vie insoupçonnée sous la chaleur de l'été. Successivement, chaque village vibre sous les célébrations de *ses* saints et de *sa* vierge. Pendant la période estivale, il ne se passe pas un week-end sans que tel village ou telle ville ne danse sous les acclamations de la foule au son des rythmes populaires diffusés par la *musica pimba*. Il en va de même pour différents événements festifs comme Pâques, Carnaval, ou *romarias* qui font vibrer tout l'Alentejo, et le Portugal dans son ensemble, de la joie d'être ensemble, des retrouvailles et des redécouvertes. Cette atmosphère a été très bien capturée par le réalisateur lusophone Miguel Gomes pour le long métrage *Aquele Querido Mês de Agosto* (Ce cher mois d'août, 2008). Sous le soleil propice à la sieste se dissimulent d'autres modes d'être, plus festifs, emportés, amoureux, nomades et excentriques. Cette ambiance populaire transcende le mythe de la mélancolie, qui n'est finalement que le masque que puissants - laïques ou religieux - accolèrent à des mouvements de foule qui les faisaient frémir, puissance révolutionnaire invoquée par Zeca Afonso.

L'altérité portugaise rassure dans son immobilité, on peut porter à l'écran un Portugais servile et serviable qui ne demande qu'à travailler, peu importent les conditions, ou presque, tant que sur sa table il trouve à manger des sardines et quelques bières *Sagres* accompagnées de *pastéis de nata*. Mais cette ambiance sympathique, vue de plus haut, s'assombrit pourtant d'angoisses diffuses. Pour les élites françaises, le Portugal représente aussi un étrange laboratoire européen à la fois gouffre financier, mais aussi caisse de résonance d'une Europe peu démocratique aux règles financières opaques et arbitraires. Que peut le Portugal dans l'Europe ? Semble questionner Philippe Riès dans ses articles pour *Mediapart*. À l'inverse, les membres de la BCE et de la Commission européenne ont tenu à montrer un Portugal livré à la cure d'austérité de Passos Coelho comme le « bon élève de l'Europe » (Philippe Riès 04/07/2013). Pour le meilleur et pour le pire, le pays est donc montré à travers un prisme européen.

La question « européenne », qui pourrait sembler saugrenue ou trop politique à poser tant le pays et sa population paraissent attachés à leur évolution démocratique, trouve d'étranges échos chez les spécialistes étrangers comme chez les propres élites portugaises. Ainsi pour Yves Léonard, « le Portugal était très tourné, très

projeté vers l'Atlantique il s'est retrouvé un peu à l'étroit dans son petit rectangle européen » (Yves Léonard, 08/12/2019). Les récents débats sur un possible musée des « grandes découvertes » à Lisbonne, proposition lancée par le socialiste Fernando Medina, semblent donner raison à ce spécialiste de l'histoire portugaise contemporaine ; là où certains insistent pour une prise de conscience nationale face au passé esclavagiste et colonial du pays, dénonçant le mythe moderne des « découvertes » douces et éclairées, d'autres crient à la trahison d'une histoire conquérante et glorieuse que le Portugal devrait continuer à chérir. Ces débats publics agitent la presse et l'opinion et laissent penser que la postmodernité, comme ailleurs, rattrape progressivement les consciences lusitaniennes. Pourtant les bruissements dans les salles des pas perdus résonnent d'une autre tonalité : les élites politiques et financières portugaises ont-elles intellectuellement abandonné l'idée d'empire ? Les articles de Philippe Riès semblent supposer que la corruption est endémique et que la stabilité du « bloc central » (PS - PSD) depuis la Révolution des œillets, ou la renaissance ponctuelle de la famille Espírito Santo, aidée en cela par les gouvernements portugais successifs, ne fait que démontrer de vieilles logiques coloniales appliquées au contexte européen. L'opacité européenne brouille le jeu, comme les hommes politiques portugais naviguent en eaux troubles, à l'image de Cavaco Silva qui Premier ministre pendant dix ans (de 1985 à 1995), puis Président de la République (2006-2016), s'est évertué à disqualifier la Révolution des œillets et à minorer le caractère répressif du *Estado Novo* (Marina Da Silva, 16/07/2015). La population portugaise n'est cependant pas dupe des manigances de ses dirigeants. Qui aurait prédit qu'une fois le brouillard *sébastieniste* dissipé, émergerait, brillante sur l'azur du monde, l'image désirée de la République ?

## Bibliographie

### Articles de Presse

Da Silva, M. 2015. « Au Portugal, une mémoire à vif de la révolution de 1974 », *Les blogs du « Diplo » : Contrebande*. [En ligne] : <https://blog.mondediplo.net/2015-07-16-Au-Portugal-une-memoire-a-vif-de-la-revolution-de>, 16/07/2015, [consulté le 08 août 2021].

Gepner, L. 2020 « Alentejo, voyage au-delà du Tage, au-delà du temps », *Le Figaro*, [En ligne] : <https://www.lefigaro.fr/voyages/quelques-jours-en-alentejo-au-dela-du-tage-au-dela-du-temps-20200301>, 01/03/2020, [consulté le 16 juillet 2021].

Hofer, E. 2016. « Les cigognes joyeuses de Faro », *Le Temps*, <https://www.letemps.ch/lifestyle/cigognes-joyeuses-faro>, 04/11/2016, [consulté le 16 juillet 2021].

Lamant, L. 2013. « Le cinéma portugais, plus dense que jamais, craint pour sa survie », *Mediapart*, <https://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/171113/le-cinema-portugais-plus-dense-que-jamais-craint-pour-sa-survie>, 17/10/2013, [consulté le 07 août 2021].

Léonard, Y. 2019. « Le Portugal était très tourné, très projeté vers l'Atlantique il s'est retrouvé un peu à l'étroit dans son petit rectangle européen », *France Culture*, <https://www.franceculture.fr/emissions/les-nuits-de-france-culture/une-nuit-portugaise-610-une-nuit-portugaise-entretien-23-avec-anne-lima-et-yves-leonard-1ere>, 08/12/2019, [consulté le 08 août 2021].

Leproux-Gillet, B. 2007. « L'Alentejo, jardin secret du Portugal », *Le Figaro*, [https://www.lefigaro.fr/voyages/2007/10/09/03007-20071009ARTWWW90321-l\\_alentejo\\_jardin\\_secret\\_du\\_portugal.php](https://www.lefigaro.fr/voyages/2007/10/09/03007-20071009ARTWWW90321-l_alentejo_jardin_secret_du_portugal.php), 09/10/2007 [consulté le 06 août 2021].

Orange, M. 2015. « Yanis Varoufakis, l'économiste qui tient l'avenir de la Grèce entre ses mains », *Mediapart*, <https://www.mediapart.fr/journal/international/270115/yanis-varoufakis-leconomiste-qui-tient-lavenir-de-la-grece-entre-ses-mains>, 27/01/2015 [consulté le 16 juillet 2021].

Riès, P. 2010. « Portugal : en attendant le FMI ? », *Mediapart*, <https://www.mediapart.fr/journal/economie/280910/portugal-en-attendant-le-fmi>, 28/09/2010 [consulté le 07 août 2021].

Riès, P. 2011. « Au Portugal, la “génération dans la mouise” prend la rue », *Mediapart*, <https://www.mediapart.fr/journal/international/130311/au-portugal-la-generation-dans-la-mouise-prend-la-rue>, 13/08/2011, [consulté le 07 août 2021].

Riès, P. 2013. « Portugal : José Socrates, le retour », *Mediapart*, <https://www.mediapart.fr/journal/international/281013/portugal-jose-socrates-le-retour>, 28/10/2013, [consulté le 07 août 2021].

Riès, P. 2013. « Portugal : le coût de l'irresponsabilité politique », *Mediapart*, <https://www.mediapart.fr/journal/economie/030713/portugal-le-cout-de-l-irresponsabilite-politique>, 04/07/2013, [consulté le 30 décembre 2021].

Riès, P. 2014. « Faillite de la banque Espírito Santo : comment régnait le “ maître de tout ça ” », *Mediapart*, <https://www.mediapart.fr/journal/economie/160814/faillite-de-la-banque-espirito-santo-comment-regnait-le-maitre-de-tout-ca>, 16/08/2014, [consulté le 27 juillet 2021].

Riès, P. 2017. « A Grandola, ce sont les Espírito Santo qui commandaient », *Mediapart*, <https://www.mediapart.fr/journal/economie/010117/grandola-ce-sont-les-espirito-santo-qui-commandaient>, 01/01/2017, [consulté le 07 août 2021].

Riès, P. 2017. « Mort de Mario Soares, figure tutélaire de la démocratie portugaise », *Mediapart*, <https://www.mediapart.fr/journal/international/070117/mort-de-mario-soares-figure-tute-laire-de-la-democratie-portugaise/commentaires>, 07/01/2017, [consulté le 07 août 2021].

Varela, R. 2019. « Élections : le Portugal ne fait pas exception », traduit du portugais par Luiza Toscane, *Mediapart*, <https://blogs.mediapart.fr/jean-marc-b/blog/091019/elections-le-portugal-ne-fait-pas-exception-par-raquel-varela>, 09/10/2019, [consulté le 08 août 2021].

### Films et romans graphiques

*La Cage Dorée*. 2013. Réalisé par Ruben Alves. Paris, France : Zazi Films - Pathé Production.

*Opération Portugal*. 2021. Réalisé par Frank Cimièrè. Paris, France : Moana Films et Coupains Productions.

Cyril Pedrosa, *Portugal*, [Marcinelle], Dupuis, 2011.

### Ouvrages et articles scientifiques

Cahen, M. 2000. « Le Portugal et le mythe français du mythe portugais ». *Lusotopie*, n° 7, p. 761-764.

Dos Santos, G. 2002. « Entre saudade poétique et préjugé social : l'image du Portugal en France ». *Post-Scriptum*. [En ligne] : <https://post-scriptum.org/01-02-entre-saudade-poetique-et-prejuge-social/>, [consulté le 30/12/2021].

Fibbi, R. et al. 2010. *Les Portugais en Suisse*. Distrib. : OFCL, Diffusion des publications fédérales, [https://www.bundespublikationen.admin.ch/cshop\\_mimes\\_bbl/00/0024817F68691EE-1BBB67AD092071584.pdf](https://www.bundespublikationen.admin.ch/cshop_mimes_bbl/00/0024817F68691EE-1BBB67AD092071584.pdf), [consulté le 30/12/2021].

*France-Portugal : images réciproques*. 1994. Actes du colloque : 21, 22, 23 mai 1992, Paris : Rue Sarrette.

- Levéziel, F. 2017. « De l'invisibilité des Portugais de France dans la Cage dorée ». *Interdisciplinary Journal of Portuguese Diaspora Studies*, vol. 6, p. 79-93.
- Pageaux, D-H. 1971. *Images du Portugal dans les lettres françaises*. Paris : Fundação Calouste Gulbenkian.
- Pereira, C. 1997. « Vers une biculturalité franco-portugaise ». *Hommes & Migrations*, 1210, p. 78-85.
- Pereira, V. 2019. « La libre circulation sans le traité de Rome. Les ambiguïtés de l'immigration portugaise en France (1957-1992) ». *Migrations Societe*, (1), p. 63-79.
- Pereira, V. 2013. « L'émigration clandestine portugaise vers la France et les paradoxes de l'intégration européenne ». In: *Exils et migrations ibériques au XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles*, n° 5, p. 193-237.
- Portmann, S. 2014, « Une révolution vintage : Les Grandes Ondes (à l'ouest), de Lionel Baier (Suisse/France/Portugal, 2013) », *Décadrages. Cinéma, à travers champs*, n° 26-27, p. 187-194.
- Simões, M. J. 2021. Mythologies barthésiennes : différents stéréotypes et imago-types. *Criação & Crítica*, (30), p. 15-28.
- Wagner, Martine F., 2016. « Juste une mise au point : débat identitaire, récit de filiation et parodie dans le roman graphique *Portugal* de Cyril Pedrosa ». *Contemporary French and Francophone Studies*, 20 :3, p. 436-443.

## Notes

1. Économiste et ancien ministre des Finances grec, entre le 27 janvier et le 6 juillet 2015, sous le gouvernement d'Aléxis Tsipras.
2. La plus importante banque privée portugaise, avant sa dissolution.
3. L'union du FMI, de la BCE et de la Commission européenne pour appliquer des réformes économiques.
4. Voir des articles célébrant les réussites de la *Geringonça* : Marie-Line Darcy & Gwenaëlle Lenoir, « Au Portugal, la gauche essaye », *Le Monde diplomatique*, octobre 2017, p. 4-5 ; Ram Etwareea, « Les "PIIGS", dix ans après », *Le Temps*, 23/07/2018 ; François Brousseau, « L'exception portugaise », *Le Devoir*, 07/10/2019. Ce concert de louanges connaît cependant des désaccords : Mickaël Correia, « La face cachée du miracle portugais », *Le Monde diplomatique*, septembre 2019, pp. 6-7.
5. Processus révolutionnaire en cours (11/03/1975 - 25/11/1975).
6. À la suite du refus du *Bloco de esquerda* de voter le budget 2022, le Premier ministre António Costa a annoncé la tenue d'élections législatives anticipées pour le 30 janvier 2022, où il espère remporter une majorité confortable.